

## Recherches sociographiques



Guy LAPOINTE (dir.), *Société, culture et religion à Montréal, XIXe-XXe siècle*

Guy Laperrière

Volume 37, numéro 1, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057020ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057020ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laperrière, G. (1996). Compte rendu de [Guy LAPOINTE (dir.), *Société, culture et religion à Montréal, XIXe-XXe siècle*]. *Recherches sociographiques*, 37(1), 162-164. <https://doi.org/10.7202/057020ar>

En somme, l'exemple de Calgary suggère qu'à certaines conditions la francophonie peut survivre à l'assimilation totale des communautés traditionnelles, dans un monde où prédominent les loisirs, la famille et l'éducation. Ce monde est surtout constitué de la classe moyenne qui lutte vaillamment, comme dans le passé, pour maintenir sa culture. Ainsi le livre apporte une contribution importante.

Raymond MORRIS

*Département de sociologie,  
Collège Glendon,  
Université York.*

---

Guy LAPOINTE (dir.), *Société, culture et religion à Montréal, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, VLB, 1994, 341 p.

Voici un livre réussi. Pourtant, le défi était de taille : organiser, à l'occasion du 350<sup>e</sup> anniversaire de Montréal, un colloque sur la religion qui regrouperait les spécialistes des quatre universités montréalaises et en tirer un ouvrage significatif. Si on en juge par les communications publiées, la participation fut inégale : aucun nom de Concordia et une nette domination de l'Université du Québec à Montréal ; McGill et l'Université de Montréal faisant honnête figure. Mais l'ensemble de l'ouvrage, qui regroupe dix-neuf présentations, réussit à nouer un dialogue multidisciplinaire et à faire réfléchir sur la place qu'a tenue et que tient encore aujourd'hui le facteur religieux dans la métropole.

L'ouvrage se développe en cinq volets bien identifiés. Le premier veut présenter les trois grandes confessions traditionnelles implantées à Montréal : le judaïsme, le catholicisme, le protestantisme. Le premier texte est un des meilleurs : un survol du judaïsme montréalais par Pierre ANCTIL, qui a voulu pénétrer la culture juive jusqu'à apprendre le yiddish. Ce qui lui permet de refaire l'histoire de la communauté juive de Montréal, mais en la regardant vivre de l'intérieur. Le coup d'œil de l'anthropologue est ici remarquable et donne l'essentiel en quelques pages. Après un exposé plus scolaire sur les Irlandais catholiques, c'est à Louis ROUSSEAU que revenait la tâche périlleuse de présenter une synthèse de l'histoire du catholicisme « franco-montréalais ». Comme d'habitude, sa réflexion est stimulante et intéressante, présentant la fondation de Montréal comme le projet missionnaire d'une « île utopique », avant d'en suivre l'évolution jusque vers 1860, grâce à sa solide connaissance du monde sulpicien. Mais pourquoi n'a-t-il pas abordé le dernier siècle ? Le résumé de deux phrases qu'il en fait m'a paru un peu court.

Le protestantisme a droit pour sa part à trois communications, mais sur des points précis, qui ressortissent aux recherches de leurs auteurs. Le théologien Gregory BAUM présente le socialisme chrétien à l'Université McGill entre 1930 et 1950, en insistant surtout sur le rôle du SCM (Student Christian Movement) et de la FCSO (Fellowship for a Christian Social Order), qui comprenait les Montréalais Eugene Forsey, R.B.Y. Scott et King Gordon. Il décrit aussi quelques organisations anglicanes, coiffant le tout du titre un peu ronflant de « Tendances radicales du protestantisme à Montréal ». Une étudiante au doctorat en histoire à McGill, Janice HARVEY, résume ensuite ses recherches sur les origines du réseau des services sociaux protestants de Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle, montrant qu'à côté des Églises et des sociétés nationales, ce sont surtout les œuvres de charité privée qui ont mis sur pied tout un réseau

d'asiles, de «homes» et de maisons d'industrie. De la solide histoire. Pour sa part, Roger MAGNUSON aborde la question de la confessionnalité scolaire et démontre clairement que les écoles protestantes ne sont pas confessionnelles.

Ce qui nous entraîne tout doucement vers le deuxième volet, qui veut traiter de la tension entre religion et modernité et s'ouvre sur la réflexion sociologique de Micheline MILOT : « Pluralisme religieux et univers scolaire montréalais ». Il s'est écrit tant de fadaïses depuis vingt-cinq ans sur la confessionnalité scolaire et la place de la religion à l'école qu'on accueille comme une bouffée d'air frais les recherches de Milot, qui reposent sur une solide connaissance du terrain et savent être engagées tout en gardant la distance critique qui convient. Les tensions entre l'école et les cultures, le déplacement de la légitimité religieuse dans l'espace social, la question des droits en fonction de la Charte québécoise de 1975, le rôle de l'école comme communauté d'idées et de sentiments, sont présentés avec beaucoup d'équilibre et l'auteure aboutit, à une double conclusion, celle d'un espace pluraliste dans l'éducation religieuse, ce qui suppose « que toute religion renonce, dans l'école, à des prétentions institutionnelles qu'elle a perdues à l'égard de la société » (p. 153). Souhaitons que cette voix aussi nuancée qu'informée continue de se faire entendre.

Il y a aussi d'autres points chauds dans les rapports entre la religion et la modernité. Paul-André TURCOTTE décrit les résultats du sondage de 1990 par les Pères du Très Saint-Sacrement sur la messe, résultats riches, mais la présentation littéraire frustre le lecteur avide de chiffres précis. Toujours à l'affût des nouveaux mouvements religieux à Montréal, Richard BERGERON, qui en dénombre 800, propose une nouvelle typologie : mouvements de restauration (fondamentalistes protestants, intégristes catholiques), mouvements de rénovation (mouvements orientaux, ésotériques, syncrétismes) et le mouvement du Nouvel Âge. Il décrit ensuite la façon dont ces mouvements ont été « reçus » à Montréal, que ce soit à l'université, dans la presse ou par des centres organisés. C'est un survol rapide, instructif et bien structuré, même si la tendance à la pastorale et au jugement de valeur en altère quelque peu le caractère scientifique. Cette section se termine sur la présentation d'un projet de recherche d'Yves VAILLANCOURT, dont le titre est beaucoup trop englobant, puisque, voulant analyser les pratiques en service social, il ne traite en fait que de la dimension religieuse de la création des trois CSS (Centres de services sociaux) de Montréal au début des années soixante-dix. Cette étude préliminaire offre des aperçus suggestifs sur ces trois CSS, francophone, anglophone et juif, en y ajoutant quelques vues sur les campagnes de charité de ces mêmes groupes.

La troisième section, qui traite des femmes, constitue le trou noir de l'ouvrage. Si intéressantes soient-elles, les réflexions de Nicole LAURIN et Myriam SPIELVOGEL sur le travail des religieuses n'ont rien à voir avec Montréal, qui fait l'unité du colloque. Elles ne sont pas à leur place ici. On est désolé de lire ensuite une page pieuse sur « Les religieuses, des artisanes méconnues de l'histoire de Montréal », dont le titre donne bien le ton : une hagiographie qui reprend des travaux connus et que n'améliore pas une tirade féministe sur le contrôle des religieuses par les hommes. Il aurait fallu supprimer cette partie et transporter dans la section sur les protestants le beau témoignage de Faye WAKELING, théologienne de l'Église Unie qui œuvre au Centre Saint-Columba, à Pointe-Saint-Charles, et livre ici une réflexion sur les réactions de femmes modestes au Women's Discussion Group. On regrette seulement que le fruit de leurs travaux, une courtoise murale décrite sous toutes ses coutures (c'est le cas de le dire!) ne soit pas reproduite en illustration.

Avec le monde de la culture, la quatrième section nous ramène au sujet, avec des textes pertinents et de grande qualité. Je pense surtout aux deux premiers, de Gilles Marcotte et

d'Esther Trépanier, touchant le roman et la peinture. Dans un texte de très belle facture, « Ville, texte, sacré », le critique Gilles MARCOTTE analyse l'évolution du sacré dans le roman montréalais, de *Bonheur d'occasion* (1947) et *Alexandre Chenevert à Lucie ou un midi en novembre* (Fernand OUELLETTE, 1985) et *Neige de mai*, (Claire LAMIRANDE, 1988), en passant par *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* (1980). Cette pièce d'anthologie ne se résume pas, mais je dirais qu'il vaut la peine d'acheter le livre, ne serait-ce que pour ce beau texte. Pour sa part, Esther TRÉPANIÉRE reprend dans un article érudit sa réflexion sur l'avènement de la modernité en peinture durant l'entre-deux-guerres, y distinguant francophones, juifs et Anglo-Saxons, et émettant l'hypothèse d'une « laïcisation de la pratique picturale », plus esquissée ici que démontrée. Dans un texte dont le titre intrigue, Guy LAPOINTE, le chef d'orchestre du recueil, essaie d'assimiler les célébrations liturgiques à des « productions culturelles ». À part quelques déploiements à grands spectacles, il faut bien admettre, comme le rappelle l'article de Turcotte, que la messe consiste le plus souvent pour les fidèles à surveiller que le célébrant ne *dévie* pas du *Prions en Église*. Ce qui rend le propos de Lapointe assez mince, surtout qu'il semble s'appuyer davantage sur des impressions personnelles que sur un véritable corpus de recherche. Un témoignage de Gilles TREMBLAY sur son expérience de compositeur religieux (*Les Vêpres de la Vierge*, 1986) vient clore cette section.

Deux textes servent de finale : l'un de Guy MÉNARD, qui semble avoir été la conclusion du colloque, l'autre de Solange LEFEBVRE, qui reprend des réflexions sur sa recherche concernant *Le drame spirituel des adolescents* et les générations.

Quelles réflexions reste-t-il après la lecture de cet ouvrage ? D'abord, l'image d'une société plurielle sur le plan religieux, dont on a tenté de présenter toutes les facettes, mais dont plusieurs sont malgré tout restées dans l'ombre. L'absence des Amérindiens a été relevée, mais les juifs ou les protestants autres que les anglicans ou l'Église Unie n'étaient présents que par personne interposée, ce qui reflète bien les positions dominantes qu'occupent certains groupes à l'université. Ensuite, la trilogie catholiques-protestants-juifs ressort avec force, même dans un domaine comme celui de la peinture, où Esther Trépanier en montre bien les contours. Enfin, la question de la présence de la religion à Montréal aujourd'hui est abordée avec beaucoup de réalisme : à cet égard, le livre apparaît comme un bon thermomètre.

Le colloque s'est déroulé uniquement en français, ce qui peut expliquer certaines absences. N'y a-t-il pas là aussi, en même temps qu'une affirmation, une certaine négation de la différence ? En tout cas, certains textes auraient gagné à être publiés en anglais, car il n'est pas donné à tout le monde d'être « parfait bilingue » ou de pouvoir compter sur une traduction *top niveau*, pour parler comme les Français. Cela m'a paru le cas particulièrement pour les textes de Slattery et de Harvey. Si l'édition du texte des articles est généralement soignée (on date la visite du pape de 1988 au lieu de 1984, p. 297), les notes, elles, auraient mérité une meilleure toilette.

Il reste que dans l'ensemble, malgré l'un ou l'autre point faible, cet ouvrage remplit son contrat et fait réfléchir de manière stimulante sur la place de la religion dans la société montréalaise, autrefois et aujourd'hui.

Guy LAPERRIÈRE

*Département d'histoire,  
Université de Sherbrooke.*